



Les petites mains

**L'histoire oubliée
de l'usine-pensionnat de Tarare**

Un film de Sylvain Berger
et Angèle Junet

Documentaire • France • 1h22min • Couleur • 2024

RHÔNE
LE DÉPARTEMENT

La Région
Auvergne-Rhône-Alpes

FDVA
Fédération Française
des Villes et
Départements
Associés

PRÉFÈTE
DE LA RÉGION
AUVERGNE-
RHÔNE-ALPES

C'EST MON
PATRIMOINE

Ouest Rhodanien
Collaboration d'appropriation

RE-INVENTONS
NOS LIENS

VILLE DE TARARE

Synopsis

Il y a, à l'entrée de la ville de Tarare, un bâtiment que tout le monde connaît, mais rares sont ceux qui pourraient en raconter l'histoire. Il s'agit d'une usine-pensionnat, celle de la Manufacture de Velours et Peluches Jean-Baptiste Martin. Des filles âgées de 13 à 16 ans y étaient engagées pour trois ans afin de préparer le fil au tissage.

Qui étaient ces filles ?

Comment

vivaient-elles ?

Pourquoi Tarare

les a oubliées ?



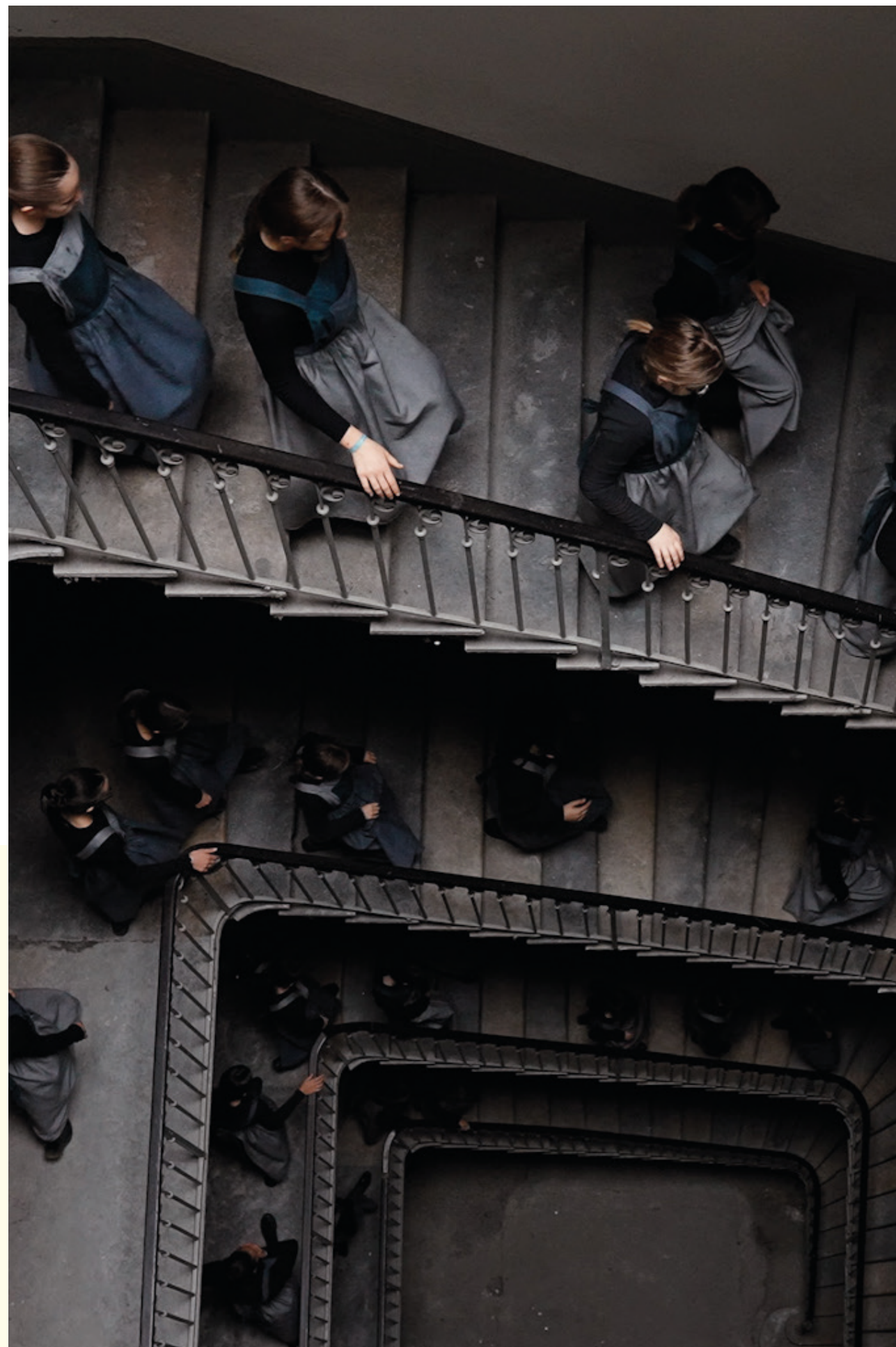
Intentions

Angèle et Sylvain ont découvert l'existence de l'usine-pensionnat au hasard d'une conversation avec Michèle, 84 ans et Tararienne depuis toujours : «Mais si, le grand bâtiment vers Auchan, c'est l'usine Martin, et dedans y'avait des gamines qui étaient gérées par des sœurs et qui travaillaient le fil. C'est le paternalisme industriel.».

À Tarare, personne ne connaît cette histoire. Plus généralement, tout ce qui a fait le faste Tararien, à savoir l'industrie textile, est en train de disparaître. Les descendants des ouvriers eux-mêmes ne savent pas que la ville s'est construite grâce à leurs

ancêtres et ils ne savent pas non plus, à quel point le travail industriel était dur. Ils ont tous entendu au moins une fois dans leur vie «Travaille bien à l'école ou tu vas finir à l'usine», mais ils n'ont aucune conscience de ce que cette émancipation de l'usine aurait représenté pour ceux avant eux.

Pourquoi Tarare a oublié ? Pourquoi rien n'a été fait jusque-là pour honorer la mémoire ouvrière Tararienne et particulièrement la mémoire des ouvrières, des jeunes femmes qui quittaient leur famille pour se brûler les ailes à l'usine.



A large group of young women, dressed in dark blue long-sleeved dresses with grey skirts, are standing in a large, industrial-style hall. The hall has high ceilings and numerous concrete pillars. The women are arranged in several rows, some standing in the foreground and others further back. The floor is a light-colored concrete. The overall atmosphere is somber and historical.

«Mais si, (...)
c'est l'usine Martin,
et dedans y'avait des
gamines qui étaient
gérées par des sœurs et qui
travaillaient le fil...»

Les usines pensionnats

Les usines-pensionnats sont des bâtiments industriels dans lesquels des ouvrières vivaient. Bien souvent encadrées par des religieuses, ces institutions accueillait des jeunes filles pour travailler le fil. L'usine-pensionnat appelée aussi usine-internat ou usine-couvent est un symbole fort du patriarcat industriel et de l'enfermement religieux du XIX^{ème} siècle.

Les jeunes filles qui y étaient placées étaient soumises à des règles très strictes et à une éducation pieuse très rigoureuse.

Une cinquantaine d'usines-pensionnats ont été créées dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Des centaines de milliers de jeunes filles y ont été placées pendant 80 ans. Ses usines se situaient principalement dans une zone géographique qui correspond aujourd'hui à l'Auvergne Rhône-Alpes.



Angèle Junet

Angèle est une artiste complète qui aime créer. En parallèle d'un double cursus psychologie et arts du spectacle, elle suit plusieurs formations dans des écoles de théâtre lyonnaises. Elle commence à diriger des projets artistiques très tôt, elle met en scène sa première pièce alors qu'elle n'a pas 18 ans. Elle apprend en faisant et ne recule devant rien : écriture, décors, costumes, jeu, direction, podcasts... Elle aime son métier dans sa globalité et c'est pourquoi elle crée en 2014 la compagnie des Mères Tape-Dur. Passionnée par les gens, leurs histoires et leur passé, elle s'inspire de ce qu'elle observe, ressent et vit. Une photo d'une femme tondue en 1944 dans les rues de Tarare sera le point de départ de sa première écriture « Amoureuses ». Alors quand elle découvre l'histoire des filles de l'usine-pensionnat JB Martin, elle met un point d'honneur à raconter ses ouvrières en soie. On sent dans son travail sa volonté de donner à voir ce qu'on ne montre pas.



Sylvain Berger

Sylvain Berger est un artiste pluridisciplinaire. Après avoir travaillé dans la musique en tant que compositeur et instrumentiste, il se décide à ouvrir les yeux et à composer avec les images. Il pose son regard sensible, intuitif et créatif sur les images qu'il capture, tout en les mettant en scène avec une oreille musicale aiguisée par 10 ans de scène. Patient et méthodique, il aime raconter des histoires avec les images qu'il capte. Depuis 2020, Sylvain officie en tant que vidéaste au sein du Collectif Rissette, collectif qui a en charge toute la communication digitale du festival lyonnais « Les Nuits de Fourvière ». Il travaille également pour la Fête du Livre de Bron et a réalisé un reportage au Benin pour l'association Sadakwa.

Entrevue

Pourquoi cette friche vous a-t-elle immédiatement intéressés ?

Cette friche ne nous a pas immédiatement intéressés. Au contraire. Nous sommes Tarariens, ancrés sur le territoire depuis longtemps, nous sommes passés un nombre de fois incalculable devant ce bâtiment sans nous interroger sur son histoire et son utilité. C'est au hasard d'une conversation que nous avons appris que cet établissement était un vestige du patriarcat industriel et qu'il avait été construit pour accueillir des très jeunes ouvrières enfermées et encadrées par des religieuses. C'est à ce moment-là que notre intérêt est né et que nous avons commencé nos recherches.

Comment s'est construite votre enquête sur les traces des pensionnaires oubliées ?

Dans un premier temps, nous avons questionné les garants de l'histoire locale. Les anciens et anciennes qui sont

identifiés par la communauté comme étant ceux et celles qui savent. Ils nous ont donné des informations sur le créateur de l'usine : Jean-Baptiste Martin et sur le tissage du velours. Ensuite, certains nous ont expliqué que Monsieur Martin recueillait des orphelines et les sortait de la misère en leur proposant le gîte et le couvert contre leur service, quand de rares autres se sont offusqués du traitement des gamines que Martin exploitait. Les informations étaient minces et avaient été glanées par les interlocuteurs dans des ouvrages locaux faisant référence sur le sujet. Nous nous sommes alors engouffrés dans les archives municipales, départementales, dans celles de la congrégation des sœurs de Saint Joseph, dans l'état civil et les recensements pour essayer de trouver des aiguilles dans des bottes de foin. Nous avons passé au peigne fin tous les murs du bâtiment à la recherche de graffitis qui auraient pu nous apprendre comment les filles se sentaient, nous avons voyagé dans la région à la recherche de métiers à tisser, d'un savoir-faire qui avait disparu dans la ville de Tarare... et petit à petit, nous avons compris que nous



ne saurons jamais ce que les murs de l'usine-pensionnat de Tarare avaient réellement vu et entendu. Et c'est cette absence qui a construit notre réflexion.

Pourquoi avoir choisi d'amener la fiction dans votre documentaire ?

Nous sommes des artistes, des conteurs d'histoires qui questionnons la société. Notre façon d'envisager ce travail documentaire est forcément différente de celle d'un journaliste ou celle d'un historien. Nous avons fait ce que nous savions faire en respectant l'exercice de produire un travail documenté. Comment raconter la vie de milliers de jeunes filles alors que nous n'avons que des écrits d'hommes pour en parler ? Comment accorder une place centrale aux ouvrières dans le film ? Ces scènes figuratives, artistiques, nous permettent de suggérer, de raconter sans dire, de montrer sans affirmer...

Par ailleurs, il nous paraissait essentiel d'impliquer des jeunes filles dans cette aventure cinématographique. Les jeunes filles d'hier ne pouvaient plus témoigner de ce qu'elles avaient vécu dans l'usine, par contre les jeunes filles d'aujourd'hui pouvaient avoir des choses à dire. Et c'est le lien entre elles que nous avons voulu éprouver dans ces scènes figuratives. Enfin, c'était important pour nous d'humaniser ces ouvrières du XIXème. On

en entendait souvent parlé comme d'une entité qui avait vécu à « une autre époque ». Vous savez la petite phrase que l'on glisse en fin d'argumentation : « C'était une autre époque... ». Oui certes, c'était une autre époque, la vie n'était pas la même, les conditions de vie étaient dures, la condition féminine, terrible... Mais si l'époque était différente, les femmes et les filles restaient des femmes et des filles, des êtres avec la même chair et les mêmes os, des femmes avec des émotions, des familles, des rêves, des envies. Il fallait qu'on puisse les voir à l'écran.

Pourquoi avoir choisi d'impliquer les Tararien.ne.s ? Comment exactement ?

L'histoire que nous racontons c'est celle d'un bâtiment oublié. C'est l'histoire de Tarare d'hier et d'aujourd'hui. C'est comment on en est arrivé là. Ça nous semblait juste d'impliquer les Tarariens et les Tarariennes dans ce film, ça nous semblait juste de leur donner la parole, ça nous semblait juste de partir d'eux et de remonter le fil. Ce film, c'est aussi une histoire de résilience. L'histoire d'une ancienne ville ouvrière laissée à l'abandon dans la honte et la pauvreté, qui enfin se retourne sur son passé avec émotion et fierté.

Comment avez-vous pensé les scènes où des jeunes filles d'aujourd'hui incarnent celles d'hier ? Et comment s'est déroulé ce tournage ?

Les scènes se sont dessinées au fur et à mesure de nos recherches. Il était important qu'on puisse imaginer le fonctionnement de l'usine-pensionnat, qu'on puisse ressentir l'enfermement, la surveillance constante et la difficulté du travail. Il était tout aussi important qu'on puisse juste voir des jeunes filles jouer, rêver, chanter. Nous avons travaillé sur ces deux axes tout en laissant un espace de création aux jeunes figurantes.

Nous avons commencé à répéter dans des gymnases les scènes d'ensemble. L'entrée dans l'atelier, les allées et venues entre les machines... Il fallait aussi créer un groupe, il fallait qu'elles fassent chœur. Plusieurs artistes ont participé à ce travail d'encadrement. Par ailleurs, nous leur avons fait visiter le bâtiment et avons donné une conférence pour qu'elles puissent vraiment s'engager dans ce travail.

Le tournage a duré une semaine. Une semaine pendant laquelle, nous avons accueilli les filles tous les jours de 9h à 17h. C'était important pour nous, que cette semaine soit une semaine de plaisir qui fasse mémoire pour elles. Nous leur avons proposé des ateliers

de pratique artistique en parallèle du tournage. Elles pouvaient s'inscrire à des ateliers de chant, de danse, d'écriture et de théâtre. Nous avons pu aussi investir les couturières retraitées dans l'encadrement d'ateliers de broderie et de calligraphie, rappelant les cours des jeunes filles du XIXème.

Qu'est-ce qui vous a marqués, personnellement, au cours de ces 2 ans de travail ?

Nous avons été surpris et tellement émus par l'implication des femmes dans ce documentaire. Les jeunes se sont emparées de cette histoire, elles s'en sont faites les ambassadrices et se sont impliquées avec tant de sérieux et de plaisir dans le tournage qu'elles nous ont permis d'aller encore plus loin que ce qu'on avait espéré. Par exemple, elles ont imaginé une chanson en atelier chant, elles l'ont écrite, chantée et chorégraphiée. C'est la chanson du documentaire « Moulinage, ourdissage... ». Elles sont venues nous la présenter au rez-de-chaussée du moulinage. Tout à coup, on entendait des voix enfantines et féminines chanter les maux de celles qui étaient là 150 ans plus tôt. La chanson a empli l'espace et, à ce moment-là, on a senti avec émotion que tout ce travail allait être salvateur.

Un autre moment fort, c'est quand on a désobstrué les fenêtres du bâtiment, quand la lumière est revenue dans l'atelier du moulinage après des décennies d'obscurité. Il s'est passé quelque chose.

Est-ce que vous continuez vos recherches ?

C'est difficile de fermer la porte et de passer à autre chose, en effet. Il y a tant de zones d'ombre, tant d'éléments qu'on aimerait pouvoir attester, en particulier sur la violence des conditions d'enfermement. On aimerait pouvoir en faire plus, oui.



An aerial photograph of a town street, likely in France. The street is lined with colorful, multi-story buildings in shades of red, orange, and white. Lush green trees line both sides of the road, and several cars are parked along the curbs. In the background, a hillside with more buildings and a church spire is visible under a clear sky.

Sylvain et Angèle

Sylvain rejoint la compagnie en 2018 pour le projet participatif « Rêvons ! ». Il réalise pour l'occasion un court-métrage documentaire sur la fabrique de ce spectacle. Par la suite, Sylvain et Angèle collaboreront sur plusieurs projets. Ensemble, ils créeront le podcast « Et pour la petite histoire » - récompensé par la fondation BP AURA, ils imagineront aussi un concept de balade audio immersive théâtralisée et chorégraphiée autour de l'histoire de Tarare et ils réaliseront un court-métrage participatif ASKIP qui traite des fake-news. Ils partagent le même engagement dans le travail, le même esprit entreprenant et la même envie de rassembler autour de projets ambitieux. Ils se lancent ensemble dans l'aventure de ce premier film.



Équipe

Réalisation et scénario : Sylvain Berger et Angèle Junet

Montage : mixage : Étalonnage : Sylvain Berger

Prises de vue : Paul Bourdrel ● Sylvain Berger

Prises de son : Sylvain Berger ● Angèle Junet ●

Magali Mas ● Nour Fezari

Mastering : Fabrice Garnier

Textes : Angèle Junet

Graphisme : Hélène Bertholier

Administration : Production : Léa De Saint Jean

Artistes intervenantes : Magali Mas ● Florence Morales ●
Nadège Benguesmia ● Agnès Bacconnier ● Agnès Merlin ●
Sandrine Granjean ● Angèle Junet ● Marion Commarmond

Un film produit par Les Mères Tape-Dur.

**Avec le soutien de la Région Auvergne Rhône-Alpes,
le Département du Rhône, la Communauté d'agglomérations
de l'ouest Rhodanien, La DRAC et la ville de Tarare.**

Les petites mains

**L'histoire oubliée
de l'usine-pensionnat de Tarare**

Un film de Sylvain Berger
et Angèle Junet

Contact

DISTRIBUTION

Les Mères Tape-Dur

Léa De Saint Jean

ldesaintjean@lesmerestapedur.fr

0677631115

PRESSE

Angèle Junet

ajunet@lesmerestapedur.fr

0623791129